

IX. - Au Rév. Père B...., Rédemptoriste.

Bruxelles, le 19 août 1942.

Révérénd Père et bien cher ami,

La question que m'a posée, jeudi dernier, votre compagnon n'a reçu de moi qu'une réponse improvisée et incomplète. Etant donné son importance et l'intérêt qu'y témoignait le Père H..., je me permets de vous envoyer un résumé de mon opinion; voulez-vous lui en transmettre le double ~~XXX~~ ci-joint, avec l'expression de mon respect ?

Il s'agit de savoir comment, tout en acquiesçant à la critique comparative du Catholicisme et de l'Orthodoxie qu'a faite le Père H..., je conclus cependant à la transcendance, à la valeur absolue du premier (). Je ne ~~XXX~~ suis malheureusement pas théologien, et mes soucis actuels ne me laissent guère de "tirant d'eau" - duo in altum - pour méditer. Mais plein de mon sujet, je transcrirai simplement en vitesse les maigres idées qui me sont habituelles.

Quand je parle de Catholicisme, je sais de quoi je parle. Malgré les différences accidentelles à travers les siècles et l'espace (rites, méthodes d'apostolat, dévotions, etc.), il m'est facile, comme d'ailleurs au plus simple des chrétiens, de constater empiriquement, sensiblement, l'essentiel. Notre religion chrétienne est une religion "totalitaire", de l'homme complet, qui n'est pas, "in via", âme et corps, à la platonicienne, mais âme incarnée, corps animé. Religion de l'Incarnation, du sensible qui nous fait connaître et aimer l'invisible (Préface de Noël, Epîtres aux Romains et aux Hébreux; "tapant" cette lettre pendant la demi-heure de repos au bureau, impossible de citer avec précision mes textes). La Création elle-même n'aurait-elle pas eu pour but, pour fin, l'Incarnation (avec ou sans Rédemption?) Les Scotistes répondent affirmativement, et, avec eux, les Pères grecs particulièrement St. Athanase (De Incarn. Verbi Dei).

Yahweh

C'est après Bethléem qu'enfin ~~JÉSUS~~ peut juger l'univers "très bon" (Genèse, I). De même que, pour les croyants, l'Incarnation rendait manifeste tout l'invisible - "Qui Me voit, a vu le Père" - ainsi l'Eglise, "Jésus-Christ répandu et communiqué", manifeste visiblement tout le plérôme, tout l'infiniment "bariolée" Sagesse de Dieu (Ephésiens), tout le Cosmos tel que Dieu le conçoit éternellement dans l'unité vivante de son Verbe. Il fallait croire en Jésus-Christ; mais cette foi dévoilait sans l'ombre d'un doute, le divin dans l'humain. De même pour l'Eglise : la foi doit pouvoir y découvrir d'emblée l'évidence du mystère théandrique, du mystère d'unité. Le Catholicisme apparaît lui, comme un tout, comme un organisme, comme cette Jérusalem du Psaume Laetatus sum, dont la cohésion, la synergie rappellent, ou plutôt préfigurent, le Corps solidement rejointoyé d'Ephésiens, ch. 3 et 4. C'est vraiment la "Cité sur la Montagne". La raison en est d'origine métaphysique et j'y reviendrai plus ~~xxx~~ loin.

Quant à l'Orthodoxie, où la trouver? Depuis l'époque slavophile, les théologiens russes s'accordent presque tous à nous la présenter comme un esprit, une mentalité, une manière particulière d'adhérer au Christ et à son message. Et, cependant, quelle différence entre l'Orthodoxie surtout dogmatico-théologique des Grecs (surtout durant les siècles précédant le schisme), leur acribie, leur minutie et précision doctrinales (héritage de l'esprit grec, pour qui, perfection = fini, alors que pour les Slaves perfection = indéfini) en matière doctrinale, morale, ascétique, etc. ! A mesure qu'on s'éloigne de l'unité organique, constitutive, on ne peut qu'inconsciemment s'écarter aussi de l'unité et de la précision doctrinales, qui fondent celle-là; on se rabattra donc, en guise de symbole unitaire, sur l'uniformité extérieure du rite. Il est significatif que les Orthodoxes, qui reprochent à Rome son point de vue prétendument "extérieur", fondent l'unité sur la communauté rituelle. Le Métropolitte Euloge présent, Mgr. Alexandre, à propos de la conférence œcuménique d'Edim-

bourg à laquelle avait pris part celui-là, me dit que l'intercommunion ne serait possible avec les Anglicans, que si ceux-ci acceptaient la juridiction du Patriarche de Constantinople et célébraient selon le rite basilochrisostomien; l'Exarque présent se contenta de sourire.... Sommé toute, on peut difficilement parler d'une Eglise orthodoxe, mais il y a l'Orthodoxie, qui est un noûs, une idéosyncrasie, un état d'esprit. Et contrairement à la légende de l'immutabilité orthodoxe, différent sous la patine des formules et des rites, de Photius à Jean de Cronstadt ! Peut-on comparer - puisqu' "évolution" il y a dans et dans l'autre cas, en Orient comme en Occident - peut-on comparer un organisme arrivé à maturité avec la luxuriance incohérente d'une poussée vitale qui dégénère constamment dans le multiple?

Si j'avais à convertir un Orthodoxe - stérile besogne, parce que l'action providentielle dans l'Histoire a ses propres rythmes de durée, et que je crois à la reconstitution organique de l'Una Sancta, incompatible in globo avec le prosélytisme individuel et les tentatives de conversion collective "en serre chaude" - je ne perdrais pas mon temps en critiques et arguments négatifs : in dubiis libertas, et pourquoi hérissier contre soi l'interlocuteur? Mais je le supplierais tout bonnement de devenir un parfait Orthodoxe. L'union, et plus encore, l'unité, ce n'est pas aux bas échelons de la vie religieuse qu'elle se réalisera (comme elle DOIT se réaliser pour qu'elle dure : surnaturellement) (); c'est en haut que s'opère la synthèse; c'est par le chef que s'effectue l'unité, la symbiose du Corps. Des Orthodoxes médiocres, qui n'ont pas l'amour (même mal éclairé) de l'Eglise, comment voulez-vous qu'ils aient hantise de l'unité, la nostalgie de la koinônia perdue?

Il y faut la mentalité apostolique, paulinienne, obsédée par "la sollicitude de toutes les Eglises". Aimer l'Eglise de Jésus-Christ, l'Epouse, présuppose un sens (non savant, mais droit) du but réalisé inchoativement par la fondation de l'Ekklêsia. Une simple servante de campagne peut ai-

mer le dessein providentiel de Dieu, adhérer aux intentions du Christ, vouloir la rédemption globale du genre humain, sentir catholiquement : sentire cum Ecclesia. Cette âme œcuménique peut, seule - parcequ'elle s'intéresse au devenir de la Pentecôte, parce que les péripéties de l'oeuvre divine lui sont chères - s'inquiéter de l'unité, aimer assez l'Eglise pour méditer à sa façon, regretter, espérer, prier.

J'entends l'objection : "Vous mettez en cause l'Orthodoxie de piètre valeur. Et le Catholicisme médiocre ?" Réponse: Ce Catholique médiocre; par le simple fait qu'il accepte l'unité (réalisée par son Eglise), opère en soi, élémentairement, implicitement, ce comportement. L'adhésion passive est un acte qui permet et amorce tout le reste. C'est même plus qu'un acte : c'est un état de grâce duquel le médiocre pourra passer à l'acte; agere sequitur esse. Par contre, dans les communions ecclésiales où la notion d'unité est, non seulement dormante chez les individus (comme chez tant de Catholiques), mais aussi niée et dénaturée dans la théologie officielle, l'état manque, l'habitus fait défaut, et il faut alors des actes pour que naisse la mentalité catholique.

Il faut donc que l'Orthodoxe cesse de l'être par routine et médiocrité. Il faut qu'il aime l'Orthodoxie, non pour ses "accidents" - lesquels ne sont que "chair et sang" - mais pour elle-même. Il faut, en un mot, qu'il se fasse une notion nette et précise de l'Orthodoxie, de la véritable, bien-entendu : celle à laquelle se réfèrent constamment les apologistes et controversistes orthodoxes, ~~transmis~~ ^{lorsqu'ils} opposent la prétendue fidélité de leurs Eglises, son immuable fixité, à la soi-disant versalité traîtresse de Rome. Il s'agit bien de l'Orthodoxie d'avant le schisme. Si donc j'avais à convertir un Orthodoxe, je lui demanderais si vraiment l'Orthodoxie (telle qu'il la conçoit ou même l'accepte et la subit sans la concevoir) est conforme à l'authentique, à celle de Basile et de Chrysostome, de Maxime le Confesseur, de Théodore Stoudite et des Pères de Chalcedoine?

Quelques exemples peuvent illustrer ma question : la pratique eucharistique actuelle, la crainte "juive" devant les Saintes Espèces (comme s'il s'agissait d'un Sinaï fulgurant et foudroyant dont il faille se tenir à distance, autrement dit la communion rarissime et terrifiée (on pense invinciblement aux vers de Voltaire : "Sacrés ils sont, car personne n'y touche !"), est-ce conforme aux objurgations des Pères, de St. Jean Chrisostome en particulier? Le symbolo-fidéisme pratique, et d'ailleurs le pragmatisme inconscient, l'imprécision dogmatique sous couleur de smirénié, d'humilité intellectuelle, le culte du vague et le substitution du rite aux vérités de foi, tout cela correspond-il aux exigences méticuleuses des huit premiers siècles en matière de croyance ? Et au surplus, quant au rite même, auquel nos frères séparés tiennent avant tout, le pain levé comme matière eucharistique est-il primitif ? de même l'intinctio panis? Quant au problème de l'Eglise, l'actuelle indifférence orthodoxe à l'égard de l'Una Sancta (), le repli sur soi-même des "Eglises" nationales, (), la possession égoïste, ethnique (more judaico), de la Perle précieuse, et l'insouci de communiquer cette unique et vivifiante Vérité qu'on prétend être seule à posséder (comme cette sagesse extrême-orientale, qui n'est "pas faite pour les diables d'occident", disent les Chinois), qu'en diraient les Pères et hiérarques des premiers siècles ?

Dans la vie chrétienne de ces temps-là, on distingue clairement des directions, des lignes de vie et d'élan. Des fins apparaissent, des orientations se dessinent graduellement au cours des siècles. Peut-on dire que l'Orthodoxie actuelle les ait atteintes, réalisées, voire tout bonnement voulues? Ou bien leur tourne-t-elle le dos? Malgré les inévitables (et inconscientes) volte-face de ce qui fait le fond même de l'Orthodoxie actuelle (un esprit, une mentalité), volte-face dues à ce qu'elle subit ici toutes les influences du Zeitgeist, de la "chair" et du "sang", ne tente-t-elle pas de se figurer, pour le formulaire et le rite, dans un certain type historique cristallisé ? A-t-elle enfoui ses talents, méprisant d'ailleurs les "barbares" romains d'avoir grossièrement fait fructifier les

leurs : "C'est de l'usure ! ~~rien~~ ^{rien} ai les mains nettes!"

Un piètre Orthodoxe sera un piètre Catholique, s'il le devient jamais (avis aux convertisseurs coûte que coûte!)....Mais amenez un Orthodoxe sincère à étudier, à aimer, à vivre l'Orthodoxie à fond, avec tout ce que cela présuppose. Si, alors il ne passe pas à Rome, c'est que Dieu ne l'aura pas voulu, et, au surplus, il est bon, indispensable à l'unité future, que se développe, dans l'Orthodoxie même, une génération nouvelle d'Orthodoxes pléniers, libres de tout phylétisme ou de césaropapisme. A choisir entre une reviviscence de l'Orthodoxie au sens plein du mot - une résurrection d'entre les morts", comme dirait l'Apôtre - et la conversion individuelle de 10.000 Orthodoxes, je préférerais de loin la première hypothèse, infiniment plus féconde que la seconde. Je pose en fait, en tous les cas, que la meilleure méthode de conversion individuelle - et collective - est celle qui procure le "return tu type", qui réorthodoxise l'Orthodoxie (~~KKKK~~ ecce vere Israelité, in quo dolum nonest), qui le retrempe aux sources; de telle sorte que le fidèle retrouve l'intuition de tout ce qu'impliquait l'entéléchie Orthodoxe avant qu'elle ne se fût nouée (car depuis dix-huit siècles l'Orthodoxie est cette femme dont parle l'Évangile, "dix-huit ans roidie par un esprit de paralysie). Ceci, bien entendu, ne préjuge pas des changements de point de vue qu'entraînerait à la longue l'unité embrassée dans la charité. Pour la majorité des Orthodoxes, hélas, - surtout des Russes - l'Orthodoxie est un état de vie qu'on suce avec le lait de sa mère, et il importe surtout pour être Orthodoxe, de se signer avec les trois premiers doigts, de ne pas s'agenouiller après avoir communié, de multiplier les petites "métanies" en se signant de faire bénir "pascha" et "baba" après les Matines de Pâques, etc. On est donc Orthodoxe comme on est Russe ou blond. Même en ne communiant jamais, on reste "pravoslave". L'Orthodoxie est un "caractère"; malheureusement, comme chez les Juifs (toutes les religions nationales ont des traits en commun), ce "caractère" cesse (inconsciemment) d'être surnaturel et s'

identifie aux facteurs génériques selon la chair et le sang. Nulle part, comme dans le Catholicisme, n'est farouchement affirmé l'irréductibilité entre surnature et nature; miséricordieusement et providentiellement, il peut y avoir harmonie et synergie entre les deux; mais météphysiquement, quant à leur être, les deux sont incompatibles depuis la Chute. Il faut dépasser le stade nationaliste et phylétique, revenir à l'époque où la surnature primait les différentiations naturelles, ethniques, à l'Orthodoxie pure : c'est la condition fondamentale d'un éveil de l'esprit catholique dans le monde orthodoxe.

Prenons la formule de Nicée; elle fournit le leit-motiv qui doit régler notre enquête : "Je crois à l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique". Examinons cela très rapidement, au fil des idées.

Ma foi va donc d'abord à l'unité; de celle-ci procède la sainteté, d'où résulte la catholicité, laquelle fonde l'apostolicité.

La connaissance de l'Eglise et de ses actes, de ses accidents caractéristiques - car "à ses fruits nous la jugerons", et nous n'en connaissons la nature, l'essence, que par eux - ce ne sont ni l'expérience, l'Histoire ni la spéculation dialectique qui nous la donneront, mais la FOI. Dès lors, tous les avantages, toutes les supériorités de l'Orthodoxie sur le Catholicisme, dont nous nous sommes entretenus lors de votre visite chez moi avec le Père H... - et qui tiennent au caractère traditionnel, classique, "patristique" de l'Orthodoxie, à CE que l'Orthodoxie actuelle a gardé d'autrefois, de sa période catholique, au point que nous retrouvons tout cela chez les Pères d'Occident et dans ce mouvement catholique qui rejoint l'atmosphère des Pères au-delà de la Contre-Réforme et du Moyen-Âge - tout cela ne compte plus devant l'intuition de la foi, qui vise l'essentiel, manifesté par les fameuses "notes".

Que veut dire : Je crois ? Rejetons en même temps deux interprétations, pourtant antithétiques : croire, ce n'est évidemment pas se rendre aux évidences tangibles; ce n'est, ni conclure en queue d'une démonstra-

tion, d'un enchaînement logique, ni constater ce que révèle l'expérience. Mais, comme il y a une conception empirique et pragmatique, "matérialiste", de la foi - qui l'assimile à la constatation, à l'expérience, soit physique, soit intellectuelle - il en est une autre à l'opposé, "spiritualiste" à l'excès, enlevant à l'acte de foi toute racine "diesseitlich", un docétisme épistémologique, qui s'est traduit dans l'Histoire par le fidéisme, par la foi luthérienne "contre" l'évidence des sens et de la raison (croire "comme une brute" car ici aussi "qui veut faire l'ange fait la bête").

Croire en l'Eglise, et d'abord croire à l'Eglise, ce n'est donc : ni juger d'elle suivant les données de l'expérience humaine, suivant les "phénomènes" constatés (supériorité de la piété orthodoxe, mysticité de la théologie orthodoxe, formation plus "intérieure" du clergé orthodoxe, etc., facteurs mis en avant par le P.H...); ni, non plus à l'inverse (et, si la première méthode est naturellement celle de la masse, et "occidentale", celle-ci le serait plutôt de l'élite, et "orientale"), juger de l'Eglise selon l'intuition illuminative, d'après l'aperception tout intérieure de l'"Eglise invisible". Croire, c'est bien autre chose !

CROIRE, c'est adhérer à la Révélation divine, laquelle nous est donnée en mode incarnatif; c'est trouver l'invisible dans et par le visible (), scruter la nature avec le regard de la surnature, "voir Dieu comme Il est parce que nous sommes devenus semblables à Lui" (1 Jean, 3:2). C'est donc ne pas s'attarder aux apparences d'ici-bas, mais ne pas les négliger non plus, more platonico, mais, d'un seul regard, embrasser le visible et l'invisible, l'"universel" dans la "chose". Attitude qui n'est ni platonicienne (réaliste 100%), ni nominaliste, mais réaliste ad mentem divi Thomae... Dès lors, on considère la foule des fidèles, mais on voit Jésus-Christ : "Nous qui sommes nombreux, ne formons cependant qu'un seul Corps". Tel est le mystère de l'Eglise (credo Ecclesiam) : ce qu'on voit, se révèle transcendant à ce qu'on en voit.

La "note" qu'immédiatement, conjointement avec l'être même de l'Eglise l'on découvre, c'est donc l'unité (). Etant donné le rôle fondamental de l'unité dans toute l'économie chrétienne, je mesure la vérité d'une Eglise à sa passion de l'unité. En passant, je m'excuse d'être très expéditif, mais je tape ces lignes au bureau, sans brouillon, d'un jet, pendant le "repos", et j'ai quelque peine à rassembler mes idées; je vous livre en quelque sorte celles qui me sautent au visage. Le malheur, c'est qu'en fait d'idées, je ne fournis que des embryons !

J'appelle unité, dans un organisme théandrique, l'essentielle simplici-

té, le fait que, pour sa nature, sa manière d'être, son Dassein (la présence de tout être "actualisé"), cet organisme est un, unique, sui memor, sui conscius, sui compos. Les individus n'y auront d'existence qu'au même titre que les cellules dans l'organisme animal. Une cellule n'a, en elle-même, rien d'humain. Elle n'est humaine que dans la mesure où elle vit de la vie unique d'un corps humain. Expression de la pensée divine, prolongement du Christ glorieux dans le monde de l'Incarnation, l'Eglise est donc antérieure et transcendante aux fidèles. Elle est cette Sion du Psaume 86, "en nous les hommes sont nés" à la vie surnaturelle. C'est l'Aieule du Pasteur d'Hermas, la Sageesse des Livres sapientiaux (je me réserve de revenir un jour sur l'équation : Sageesse = Eglise = Marie). Tout le discours pontifical de Jésus dans St Jean est une injonction d'unité, si l'Eglise veut atteindre son achèvement, sa consommation (comme le Christ Paulinien doit atteindre la sienne); injonction d'unité, mais d'unité métémpirique, d'unité certes symbolique, traduite et rendue par allusion dans la vie "phénoménale" de l'Eglise ici-bas; mais d'unité quand même incommensurable à toute notion, à toute réalisation humaine d'unité; d'unité transcendante. Sans cette ~~unit~~ unité-là, et nulle autre il y a des hommes pieux; il n'y a pas d'Eglise. Il peut y avoir convergence de la périphérie vers le centre : symphonie, sobornost, conciliarité, unisson, union, tout ce que l'arbitraire du nombre peut substituer comme ersatz à l'unité. Mais le Catholicisme maintient, aux dépens de tout, en dépit de tout, coûte que coûte, l'unité métaphysique d'abord. Il lui sacrifie tout, comme Moïse sacrifiait tout à l'unité de Yahweh. Il sauve par là, la divinité de l'Eglise, sa connaturalité trinitaire. Autrement dit, parce qu'elle est UNE, l'Eglise est SAINTE, "mise à part", séparée, transcendante. Elle n'est pas une collection de créatures parmi d'autres, mais, au delà du monde et cependant dans le monde, l'idéal unique, à la fois traduit et trahi par le multiple, ce qui a été créé avant toute chose et dans quoi Dieu, "déçu" par le monde, trouve Sa compâissance.

Avec toutes ses erreurs, ses faiblesses, ses péchés, avec tous ses "phénomènes" dus à la nature humaine, l'Eglise est parfaite comme "noumène", "sans rides et sans taches" (Ephés., 5:27), éternellement immaculée. Elle est, sainte comme elle est une, "in secreto", là même où voit le Père (Matt., 6:4 et 6) et avec Lui tous ceux qui ont le regard de la foi. Comme l'unité possède en elle-même toutes les possibilités du nombre (alors que le nombre n'en a pas en soi, même lorsqu'il converge en unisson, les possibilités de l'unité), ainsi l'essentielle, l'ontologique sainteté de l'Eglise divinise et sanctifie in globo et ab ovo toute sa vie.

Cette unité débouche donc métaphysiquement sur la sainteté.

En fait, dans le monde des manifestations, la sainteté, c'est à dire la perfection de la vie surnaturelle, son incorruptibilité, résulte uniquement de la participation à la vie du Christ, à l'effusion de l'Esprit dans l'Eglise. C'est parce qu'elle est une, parce qu'elle est identique à ce Jésus dont elle est le Corps et dont elle seule possède le phronêma, le mens, qu'elle possède la source, en elle, qui jaillit jusqu'à la vie éternelle : la sainteté. Consacrée à Dieu, distincte et même ontologiquement séparée de tout le créé et surtout de tout ce qui paie tribut au péché, l'Eglise, parce qu'il y n'y a rien en Elle d'hétérogène, rien qui provienne du multiple "adultère" (Jacques, 4:4), rien qui ne soit effusion de la vie divine, est sainte, manifestation de la perfection de Dieu.

Telle est la filière : unité, c'est à dire identité avec Dieu dans le Christ; sainteté, c'est à dire transcendance et incorruptibilité essentielle. De là résultent plus d'un trait, d'ordre "phénoménal": le message annoncé tanquam auctoritatem habens, la souveraineté absolue, la possession exclusive du salut, même ces traits se sont manifestés sous une forme outrée, déséquilibrée, comme parfois au Moyen-Age; mais ces traits caractérisent aussi la mission de Jésus. Identique au dessein de Dieu sur le monde, l'Eglise est ce dessein, vivant, réalisé dans le sillage de la symbiose du Fils, Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter.

Comme l'unité fondamentale qu'elle manifeste, elle est donc destinée à s'étendre indéfiniment, à engendrer la multitude, toute la série des nombres. Principe du multiple, l'unité ne peut être elle-même un nombre. Et l'Eglise, précisément parce qu'elle n'est pas une foule, une convergence (c'est à dire essentiellement le nombre contraint de chercher un semblant d'unité à sa périphérie : dans le rite), mais un être, subsistant, unique, transcendant tout le multiple, pourra donc donner puissance à toutes les réalisations, à toutes les incorporations, incorporations et formes correspondant aux facultés humaines, au kath'olou. Où le noeud de l'être est un, sa conscience (en l'occurrence, le dogme et la constitution organique) et son action sont unes. Rome sauvant à tous prix l'unité du magistère et de la foi, peut se permettre d'être large en matière rituelle. Mais, dans le schisme, à défaut de l'unité de rite, que resterait-il? La sainteté de l'Eglise fonde donc sa catholicité, comme elle-même repose sur l'unité.

Et enfin, ce qui, passivement, s'appelle catholicité, aptitude à satisfaire les besoins de tout l'homme et de tous les hommes, c'est, passant de la puissance à l'acte, l'apostolicité. L'Eglise est apostolique parce qu'

elle est catholique.

C'est là l'esprit qui la pousse à prêcher l'Evangile à toutes la nations, à se propager, à croître comme les semences des paraboles évangéliques. Comme son Maître, elle est venue sur terre pour y allumer un feu. Où l'esprit missionnaire manque de façon générale, où les manifestations missionnaires sont rares et relèvent surtout de mobiles naturels, il n'y a pas de noûs Khristoû.

Il y a dans l'Eglise catholique une fermentation, un renouvellement et une réadaptation de tous les instants : cela même, cette "rénovation du neuf lui-même", en quoi Origène voit le signe de la vie. A chaque moment de sa durée, elle s'ingénie à se faire "toute à tous", alors que l'actuelle Orthodoxie exige que tous se fassent tout à elle. Celle-là peut se permettre de risquer sa vie, parce que son unité est essentielle; sauvée en ses manifestations fondamentales - en tant que société, donc en son organisation - elle peut aboutir à la luxuriance la plus disparate, "infiniment bariolée" (St. Paul). L'Orthodoxie, qui veut (je ne dis pas qu'elle y réussit) immobiliser un moment de sa vie passée, ne tire de son trésor ni des "choses anciennes", ni des "nouvelles". Son ~~histoire~~ ne lui a presque pas posé de problèmes, faute de Réforme, et d'Aufklärung; absorbée par l'ethnie et par l'Etat, a-t-elle seulement, depuis le schisme où elle a perdu le contact avec le réveilleur et stimulateur romain, vécu en tant qu'Eglise ? Et, puisque cette vie spécifique de l'Eglise, les Conciles sont sensés l'exprimer, où sont ses Conciles? Mais non : elle vit au ralenti, comme un animal hibernant, sans tenter de réadaptation spontanée, vivante, aux besoins du siècles nouveaux et moins encore de races nouvelles.

En réalité, la foi ne formule point de pareilles vues, sauf après un coup, et par manière d'apologétique à l'usage d'autrui. En réalité, du moins en ce qui me concerne, elle interroge ardemment et avidement Dieu qui lui parle per speculum et in aenigmate : c'est la parabole des événements. A mesure qu'elle déchiffre ce qui se passe autour du croyant et en lui, la foi lit et voit infiniment plus qu'il n'apparaît à des tiers. Il y a là pour elle un message, assez net pour lui créer un devoir d'adhésion, pas assez clair pour forcer celle-ci. C'est peu à peu que la vie entière du croyant lui livre la clé du mystère, qu'elle fait voir l'Eglise dans la lumière totale, dans le contexte du message divin. Les idées qui nous viennent, les faits, les arguments, ne servent jamais que de supports - comme l'objet brillant pour l'hypnose - et, en fait, c'est la foi qui en fait découvrir la portée.

Je ne puis donc répondre au P.H... que ceci : "Je crois en l'Egli-

se catholique, parce que Dieu me donne de croire en elle". Mes arguments, tous cantonnés sur le terrain du relatif, de l'historiquement constaté - qui ne signifie rien, qui n'a aucune portée absolue - ne peuvent donc convaincre en réalité personne. Tout ce que je puis faire, c'est, postérieurement à l'acte de foi, vous dire ce qu'il permet de voir. Ni telle supériorité théologique ou autre de Rome, ni telle supériorité de l'Orthodoxie, ne peuvent servir de critère quant à l'essentiel.

A mes yeux, s'il s'agit de spéculation, seul compte l'argument ontologique (rien de St Anselme, mais l'ensemble de considérations se rapportant à l'essence, à la nature de l'Eglise et découlant de la notion même, telle que l'ont élaborée le Christ et St Paul). Sous ce rapport, à moins d'être docète (on comprend l'enthousiasme de Harnack pour Marcion), la sophiologie orthodoxe doit mener à Rome; elle y a en fait mené Soloviov. Pour moi la majorité des Orthodoxes contemporains s'imaginent croire à l'Eglise et n'y croient pas, du moins comme à un être sui generis. Ils ne voient que, d'une part, l'effusion de l'Esprit-Saint, et, de l'autre, la multitude des fidèles. Cette effusion provoque, mais à titre épisodique et adventice, "un seul coeur et une seule âme" (Actes, :); et, dès lors, l'organisation nécessaire pour guider et endiguer cette effusion a si peu d'importance que l'Orthodoxie n'a même pas d'ecclésiologie indépendante (il y a là une tendance, un tempérament docétistes). En réalité, les conceptions orthodoxes courantes, au sujet de l'Eglise, ne sont guère éloignées des protestantes authentiques (Confession d'Augsbourg, par exemple; "Eglise invisible" de Luther). Il manque aux Orthodoxes le sens de la théandrie, de la symbiose incarnatrice; et cela est dû à leur tradition platonicienne. Pour eux, l'Eglise est ou céleste, ou terrestre; pour nous elle est les deux à la fois, l'un dans l'autre. C'est pourquoi, dans leur ecclésiologie de fait - qu'ils esquissent à propos de la Christologie et surtout de la Pneumatologie - je ne vois pas une expression supérieure à la nôtre de ce que Jésus-Christ, particulièrement dans Sa prière pontificale, a enseigné sur ce thème.

Une fois encore je m'excuse d'avoir traité ce sujet à toute vitesse; mais, comme vous me demandiez mon avis, je vous le donne, pour le très peu qu'il vaut. Une autre fois, quand j'aurai le loisir et l'esprit moins tendu par la besogne matérielle et mes dangers personnels, sans doute dirais-je des choses plus consistantes. Vous ne trouvez ici que des "notes préparatoires", des premiers jets tout spontanés. Entretiens, croyez bien, cher et Révérend Père, à mes sentiments fraternellement dévoués en N.S.

Notes.

(1) Le P.H..., Ukrainien d'origine, avait fait valoir ce qui, dans l'Orthodoxie, peut paraître supérieur à certaines thèses et pratiques catholiques, aux yeux de ceux qui préfèrent l'"atmosphère" patristique à la post-tridentine. Histoire de me "poser une colle".....

(2) En 1941, j'avais passé quelques mois au camp de Breendonck, et, en 1942 j'avais été arrêté en vue de la "déportation à l'Est".

(3) Aux Conciles de Florence et de Lyon, c'est la politique, ecclésiastique et profane, et la crainte du Turc, qui suscitèrent l'union, et son Unité, celle-ci étant métaphysique ou n'étant pas (le mot métaphysique étant pris dans son acception obvie, étymologique).

(4) Dans l'émigration russe, tout Orthodoxe, même Evêque ou Métropolitain, qui s'occupe d'œcuménisme, qui a la nostalgie de l'Unité, passe inmanquablement pour un internationaliste farnc-maçon et bolchévisant!

(5) Malgré la condamnation sévère portée par le Concile de Constantinople contre le "phylétisme" (septembre 1872), le poison de nationalisme religieux sévit plus que jamais. Voir le cas du schisme bulgare, du présent Patriarcat orthodoxe de Turquie, etc.

(6) Le thomisme "n'est pas l'idéalisme platonicien, qui après deux mondes d'idées, l'un dans les phénomènes, l'autre dans un mystérieux en soi. Il inclut les idées DANS les choses". (A. D. Sertillanges, St Thomas d'Aquin, Paris, 1912, tome I, p. 79). Mais, quand nous écrivions cette lettre, nous ne connaissions du thomisme que de très vagues esquisses vulgarisatrices, faute de toute formation didactique (note de 1943).

(7) L'unité, propriété transcendante de ~~l'âme~~ ^{l'âme} chez St Thomas: quand fut écrit le texte ci-dessus, l'auteur ignorait combien il "thomistisait"; c'est bien plus tard qu'il s'est mis à l'étude plus approfondie de Docteur Angélique. Mais il est une "métaphysique naturelle de l'intelligence humaine" comme dit Bergson.
